

HENRI PIERRE ROCHÉ

**DEUX
ANGLAISES
ET LE CONTINENT**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

DON JUAN (sous le pseudonyme de Jean Roc) *La Sirène*, 1921.

JULES ET JIM. (Prix Claire Bellon.) *Gallimard*, 1953.

DEUX ANGLAISES ET LE CONTINENT, *Gallimard*, 1956.

DEUX ANGLAISES ET LE CONTINENT

HENRI PIERRE ROCHÉ

DEUX
ANGLAISES
ET LE CONTINENT

roman

nrf

GALLIMARD

© 1956, Éditions Gallimard.

en hommage
à *MURIEL et ANNE*

CLAUDE
(1899-1955).

MURIEL à CLAUDE.

9 juin 1901.

« Je crois que pour chaque femme a été créé un homme qui est son époux. Il peut exister plusieurs hommes avec lesquels elle pourrait avoir une vie paisible, utile et même agréable. Mais il n'y en a qu'un qui soit l'époux parfait.

« Il peut mourir, il peut ne jamais la rencontrer, il peut être marié à une autre. Alors il vaut mieux pour cette femme qu'elle ne se marie pas.

« Il y a pour chaque homme une femme unique, créée pour lui, qui est sa femme.

« Nous pensons ainsi, Anne et moi, depuis notre enfance.

« Quant à moi, je ne me marierai probablement pas, parce que j'ai devant moi une tâche que je remplirai mieux seule, mais si Dieu me faisait rencontrer *mon* homme, je l'épouserai. »

MURIEL.

PREMIÈRE PARTIE

LE TRIO

LA RENCONTRE

JOURNAL DE CLAUDE.

Touraine. Pâques 1899.

Je suis assis sur un trapèze, sans tenir les cordes, entouré d'enfants. L'un d'eux tire sec une cordelette attachée à la barre, pour balancer les petits, et je tombe en arrière. Je veux mériter mon surnom de « Jarret d'acier » : j'essaye de me rétablir d'un seul coup. Mes deux genoux craquent et je me tords sur le sol dans une douleur aiguë. Elle cesse et je me force à marcher. Le lendemain mes genoux sont comme des melons et ne plient plus.

Le médecin déclare : « Ligaments rompus. Six semaines allongé. Fragilité possible des genoux pour la vie. »

Ma vanité est punie. J'ai cassé ce que j'avais de mieux. Je rentre à Paris, infirme, je m'y couche et je me mets à lire avec excès.

15 mai 1899.

Des amis français viennent me voir. J'aperçois un jour, en traversant, avec mes béquilles, le salon de Claire (ma Mère), une jeune Anglaise dont elle m'a parlé et qui me plaît. Je la salue de la tête et j'hésite. Elle me fait un sourire franc qui m'arrête. Je vais à elle et je me présente. Elle est moins jolie et moins vive que certaines de mes amies françaises, mais elle a un air sensible, décidé, et responsable. Claire entre et nous suggère d'échanger des leçons. Anne Brown a dix-neuf ans, comme moi. Elle porte un lorgnon. La première fois qu'elle l'ôta j'eus l'impression d'une nudité pudique et plaisante.

Je restai allongé plus d'un mois, loin de mon école et de mon atelier. Anne Brown venait me voir. Nous parlions une fois anglais, une fois français. Elle me donnait la curiosité de son pays, pour moi inconcevable et plein de contradictions : modestie personnelle et orgueil national, conformisme et Shakespeare, Bible et whisky.

Elle reprenait à chaque conversation les choses où nous les avions laissées. Elle était assise à deux pas de mon lit et ne s'en rapprochait jamais.

Une fillette de quatre ans vint un jour nous interrompre, me confia sa poupée et me raconta les méfaits de sa fille. Je relevai les jupons minuscules et donnai le fouet au petit derrière de carton.

Anne Brown rougit et perdit contenance. Elle dit le soir même à Claire qu'un tel geste, même envers une poupée, était, en Angleterre, impossible de la part d'un gentleman.

Anne a une vocation : la sculpture. Elle y consacre toutes ses forces. Elle est fraîche arrivée ici et ne sait rien de l'art continental.

— Connaissez-vous les peintres anglais ? dit-elle.

— Un peu. Burn Jones, Turner. *L'Espoir* de Watts, la jeune fille aux yeux bandés, assise sur le globe terrestre, écoutant vibrer la dernière corde de sa lyre...

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est mon tableau préféré.

25 juin.

Après une longue résistance elle s'éprit, comme moi, du *Balzac* de Rodin. Après une autre (je les aimais), elle m'accompagna deux fois à l'Opéra-Comique, pour entendre la *Louise* de Charpentier.

Elle trouve dommage que Louise vive avec Julien sans qu'ils soient mariés. Je lui dis qu'ils doivent renoncer l'un à l'autre, ou passer outre. Anne répond : « Dans le doute, c'est soi qu'il faut sacrifier. Julien aurait dû attendre que Louise fût majeure. » — « Il est bon, dis-je, que certains êtres devancent la loi. » — « Peut-être, mais il faut alors être prêt à se sacrifier. »

Je lui lus des fragments des *Moralités Légendaires*, de Jules Laforgue, elle eut la nausée

devant la livre d'yeux crevés dans laquelle Hamlet se lave les mains.

— Je suis venue, dit-elle, dans votre pays, pour le connaître, lui et son art. Si vous voulez comparer il faut que vous veniez dans le mien, je vous le montrerai à mon tour. Les gens y sont moins vifs, moins ouverts qu'ici, mais ils sont sensés et fantaisistes à leur façon.

— Donnez-moi des exemples.

Elle m'en donna de drôles, pris dans sa famille, dans son école, et j'eus envie d'aller dans sa patrie avec elle.

Claire voyait d'un bon œil notre amitié. Elle emmenait Anne au théâtre et à des soirées, écrivait chaque semaine de ses nouvelles à Mrs. Brown, sa mère.

Sans flirt, je lui laisse sentir que je l'apprécie.

— Je suis, dit-elle, une Anglaise moyenne, mais il vous faut connaître ma sœur Muriel. Elle a deux ans de plus que moi, elle est mon modèle. Petite fille, on l'appelait *Bouton d'Or*, à cause de ses cheveux, ou *Rayon de Soleil*, à cause de son sourire. Elle est plus gaie que moi, et plus sage aussi, elle a tous les prix, elle passe les examens qu'elle veut, elle met en scène Shakespeare, joue *Ophélie*. Elle fait tout marcher dans notre village. Nous ne nous ressemblons pas. Je n'ai que ma sculpture. Muriel me manque. C'est avec elle que je voudrais vous entendre parler.

Anne me montra un portrait de Muriel à treize ans, visage rond, air de jeune prophétesse, bouche sévère, sourcils nets, regard où se mêlent le devoir et l'humour.

HENRI PIERRE ROCHÉ

Deux Anglaises et le continent

On connaît l'étrange histoire d'Henri Pierre Roché (1879-1959) qui, à plus de soixante-quatorze ans, écrivit deux romans : *Jules et Jim* et *Deux Anglaises et le continent*, qui ont touché la sensibilité d'un immense public, grâce à la transposition qu'en a faite au cinéma François Truffaut.

Deux Anglaises semble d'abord le symétrique de *Jules et Jim* : deux filles et un garçon au lieu de deux garçons et une fille. Mais les différences entre les deux romans sont d'une autre nature.

En 1899 Anne, dix-neuf ans, anglaise, brune, sensible, décidée, sculpte à Paris et rencontre Claude, dix-neuf ans, français, Sciences Po, idéaliste. Elle le fiance en pensée avec sa sœur, Muriel, vingt ans, puritaine, rousse, championne ès lettres, ès sciences, ès sports, et elle le lui amène.

Ils forment un trio audacieux et franc. Ils voyagent, se montrent leurs pays. Ils se réjouissent des gens, des animaux, des choses et des livres. Deux ans coulent comme un conte de fées.

La première flèche que tire sur eux l'Amour atteint Claude. Il demande à Muriel sa main. Elle la lui refuse durement mais s'applique à le guérir.

La deuxième flèche frappe Muriel elle-même, le jour où Claude lui dit qu'il est guéri. Elle s'écarte et cache cet amour.

La troisième flèche perce à la fois Anne et Claude qui s'entre-séduisent. Anne, demi-garçon, devient une amoureuse.

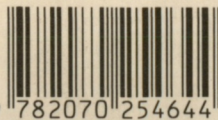
Muriel décide de reconquérir Claude.

Anne raconte à Muriel son amour avec Claude. Muriel s'évanouit, révélant son secret.

Que va-t-il advenir ?

Ce roman contient plus de *vertu* que *Jules et Jim*.

Les journaux intimes y sont d'une franchise totale.



9 782070 254644



56-IV

A 25464

ISBN 2-07-025464-X

Extrait de la publication